

La russophobie a rendu la guerre inévitable

Guy Mettan est un journaliste, homme politique et auteur suisse. Nous discutons de son livre « Russophobie ». Créer la russophobie : du grand schisme religieux à l'hystérie anti-Poutine : <https://www.amazon.com/Creating-Russophobia-Religious-Anti-Putin-Hysteria/dp/0997896523>
Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : <https://www.buymeacoffee.com/gdieseng> Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous sommes aujourd'hui avec Guy Mettan, journaliste, député et également auteur d'ouvrages tels que « Créer la russophobie : des grands schismes religieux à l'hystérie anti-Poutine ». Merci beaucoup d'être revenu — ou venu pour la première fois — mais c'est en tout cas un plaisir de vous revoir.

#Guy Mettan

Oui, merci. Merci, Glenn. Comme vous le savez, nous avons eu des réunions les années précédentes, et c'est un plaisir d'être à nouveau avec vous aujourd'hui, ainsi que de partager ce merveilleux podcast que vous réalisez depuis plusieurs mois maintenant, avec un grand succès. C'est une bonne chose, oui.

#Glenn

Merci, j'apprécie cela. Eh bien, je pensais qu'avant d'aborder la haine actuelle envers la Russie — ou les affaires courantes, qui sont elles aussi profondément irrationnelles, pourrait-on dire, surtout parce qu'elles sapent si clairement nos propres intérêts nationaux — il serait intéressant d'examiner les origines historiques, telles que vous les percevez, de la russophobie. Vous soutenez que cette hostilité, cette hostilité irrationnelle envers la Russie, remonte à plusieurs siècles. Je fais souvent une distinction, car lorsqu'on parle d'une phobie, cela signifie généralement une peur ou une haine irrationnelle. Je souligne toujours qu'il existe des raisons rationnelles de craindre la Russie, mais que le mot « phobie » renvoie à l'aspect irrationnel. Alors, selon vous, où se situe le véritable point de départ historique de la russophobie ?

#Guy Mettan

Oui, vous savez, il y a environ dix ans, quand j'ai essayé de comprendre pourquoi la phobie de la Russie était si forte parmi les élites occidentales, j'ai trouvé très surprenant de voir comment cela fonctionnait. J'ai eu cette impression non seulement au cours des dix dernières années, mais peut-être depuis vingt ans — depuis le début de ce siècle. Pour ne citer qu'un incident qui m'a donné ce sentiment de phobie irrationnelle : si vous vous souvenez, le crash aérien d'Überlingen en 2002. Cette année-là, une compagnie aérienne russe est entrée en collision avec un avion de DHL près de la frontière suisse, tuant soixante-quinze personnes — principalement des enfants russes. Cela s'est produit de nuit, en plein vol.

Et dans les minutes qui ont suivi l'accident, toutes les agences de presse ont dit : « Oh, il y a eu un accident vers minuit entre les avions russe et belge de DHL. » Mais ensuite, elles ont ajouté : « Nous pensons que les pilotes russes ne comprenaient peut-être pas très bien l'anglais, donc ils n'ont pas interprété correctement les ordres. » Et après cela : « Oh, peut-être qu'ils étaient ivres », vous voyez. Voilà comment cela s'est passé pendant toute une journée — 14, 24 heures. Puis, après l'enquête, nous avons découvert qu'il s'agissait en réalité d'une défaillance des contrôleurs aériens suisses, responsables de la catastrophe. Rien à voir avec la Russie, rien à voir avec l'avion russe ni avec les pilotes russes. Mais ce sont les clichés, les stéréotypes contre les Russes, qui ont façonné ces premières explications — la mauvaise représentation habituelle des Russes.

Ainsi, toute la presse en Suisse, mais aussi en Europe, a accusé les Russes d'être responsables de cet accident sans aucune preuve ni élément concret — simplement sur la base de stéréotypes. Cela m'a profondément troublé, en tant que citoyen suisse et aussi en tant que personne proche du journalisme, de le constater. Par la suite, j'ai essayé de comprendre ce qui s'était passé. Pourquoi une telle irrationalité ? C'est pour cette raison que j'ai commencé à creuser davantage. J'ai découvert que les racines de ce type de phobie — même dans sa version moderne — reposaient sur des fondements religieux très anciens, à savoir le schisme entre les confessions orthodoxe et catholique au XI^e siècle. Et aujourd'hui encore, on peut constater que ce fossé religieux demeure présent dans l'Europe contemporaine.

#Glenn

Mais comment vois-tu cela évoluer au fil des siècles ? Parce que c'est devenu un sujet très important, surtout en Grande-Bretagne il y a environ deux cents ans. Et cela rejoint un peu ce que tu disais aussi. Cela devient presque une sorte de test de loyauté — tout le monde doit adopter ces stéréotypes et continuer à les répéter. Ce que les gens semblent souvent penser, c'est que si tu les répètes, alors tu es des leurs ; si tu les contestes, tu suscites la méfiance. Mais une autre constante, c'est que cela tend toujours à aller contre nos propres intérêts. Car si certaines politiques hostiles reposaient sur une évaluation rationnelle, ce serait une chose. Mais si elles ne sont pas rationnelles, alors, par définition, elles conduisent à de très mauvaises politiques — et de mauvaises politiques, bien sûr, ne servent pas nos propres intérêts.

#Guy Mettan

Oui, c'est ça. Et c'est pour cela que ces origines religieuses sont si importantes, parce qu'on peut dire que la religion peut faire partie de la raison, mais qu'elle n'est pas seulement rationnelle — elle est quelque chose de plus que la raison pure. Et pour revenir à ces origines religieuses, tu sais, tout a commencé avec Charles le Grand, un ancien empereur, déjà au IX^e siècle. C'est donc très ancien. Mais cela est devenu plus évident après le Xe siècle et jusqu'au schisme du XI^e. C'était en l'an 1054 — la séparation officielle entre les catholiques d'Occident et les orthodoxes d'Orient. Je ne mentionne pas les causes religieuses, car elles sont trop complexes pour nous et ne sont pas notre sujet aujourd'hui.

Mais c'est après ce schisme que la propagande catholique a commencé à développer des stéréotypes contre, à cette époque, les Grecs orthodoxes de Byzance — vous savez, à Constantinople. Et ils disaient : « Oh, nous ne pouvons pas faire confiance aux orthodoxes, car ce sont eux les schismatiques. Ce ne sont pas nous, les catholiques, c'est eux. Ce sont eux qui ont provoqué la division. » Mais c'était complètement faux, car c'est le côté catholique qui s'est séparé des orthodoxes — et non les orthodoxes qui ont quitté l'Église. C'était le premier mensonge. La deuxième chose, c'était : « Oh, mais ce sont des peuples barbares. Ils sont despotiques et barbares. L'empereur de Byzance est un tyran, un despote, un dirigeant autoritaire. »

Et aussi, vous savez, ils voulaient nous conquérir. Alors ils ont construit ce discours, ce récit contre les orthodoxes — qui est exactement le même récit utilisé aujourd'hui contre les Russes. Et c'est vraiment, vraiment étonnant. Après l'effondrement de l'Empire byzantin au XV^e siècle, lorsqu'ils ont perdu la guerre contre les Ottomans, contre les Turcs, tous ces stéréotypes ont été projetés sur les Russes. Parce que la Russie, à l'époque — avec le tsar, mais aussi avec l'Église orthodoxe — a dit : « Oh, puisque Byzance n'existe plus, nous en sommes les héritiers. Nous prendrons l'héritage, l'héritage religieux de l'Église orthodoxe qui s'est effondrée à ce moment-là. » Et c'est pourquoi toute cette propagande s'est alors retournée contre les Russes.

Disons que la Renaissance est arrivée après 1453. Et la moderne — la russophobie moderne — est née en France à la fin du XVIII^e siècle, lorsque le roi de France, Louis XV, qui avait épousé une princesse polonaise, s'est retourné contre les Russes. Et pourquoi a-t-il fait cela ? Parce qu'à cette époque, au XVIII^e siècle, la Russie était devenue une puissance européenne. Avec les réformes de Pierre le Grand, puis avec l'expansion et le développement apportés par l'impératrice Catherine II, la Russie était devenue un très vaste empire. Ainsi, pour le roi de France, qui était alors la principale puissance, il était difficile d'accepter qu'une impératrice orientale lointaine demande à partager le pouvoir sur le continent européen.

C'était très troublant pour le roi de France d'avoir ce rival, ce nouveau concurrent. Et c'est pourquoi il a développé son appareil de propagande — à l'époque, on l'appelait le Cabinet noir. Ils ont forgé un faux document intitulé le Testament de Pierre le Grand. Dans ce testament, Pierre le Grand était censé dire à ses successeurs que le but sacré de l'Empire russe était de conquérir l'Occident, d'

envahir l'Europe de l'Ouest et de devenir la seule puissance hégémonique du continent. Totalement faux — mais ce fut le début de la phobie, disons, irrationnelle envers les Russes.

Napoléon a utilisé cela en 1812. Il a publié pour la première fois ce faux document afin de justifier sa guerre préventive contre le tsar russe, Alexandre Ier. Il a déclaré : « Oh, mais vous savez, puisque le but des Russes est de nous conquérir, nous devons attaquer les premiers pour empêcher leur invasion. C'est pourquoi nous devons nous mobiliser et envoyer nos armées à Moscou. » Ensuite, les Britanniques ont traduit ce faux document après le Congrès de Vienne en 1815. Et même les États-Unis, au XXe siècle moderne, ont utilisé le même document — adapté et modifié, mais avec les mêmes stéréotypes contre le peuple russe moderne.

#Glenn

L'Ancien Testament est assez fascinant, cependant, car, comme vous l'avez dit, il a été utilisé tant de fois — mais c'est aussi la manière dont il a été utilisé qui importe. À la fin du XVIII^e siècle, les Polonais s'en sont servis pour affirmer que la sécurité de la France était intrinsèquement liée à celle de la Pologne, car tout le raisonnement reposait sur l'idée que les Russes avanceraient toujours. Ainsi, si on ne pouvait pas les arrêter en Pologne, ils continueraient leur marche et toute l'Europe tomberait. C'est aussi de cette façon qu'il a été cité lorsque Napoléon a envahi l'Ukraine. Plus tard, lorsque les Français et les Britanniques ont envahi la Crimée, il a de nouveau été invoqué. Exactement la même chose s'est produite avec Hitler pendant la Seconde Guerre mondiale, et Harry Truman l'a utilisé aux débuts de la guerre froide. C'est intéressant, car il remplit en réalité deux fonctions.

Premièrement, toute notre sécurité dépend de ce qui se passe sur les lignes de front aux frontières de la Russie. Mais aussi, comme tu l'as dit, si nous ne les attaquons pas, ils finiront par venir pour nous. Donc nous devons toujours—comme le disent maintenant les Européens—eh bien, c'est plus ou moins la même chose : tout ce qui se passe en Ukraine nous affectera. Parce qu'une fois que les Russes auront pris l'Ukraine, ils viendront pour nous, indépendamment de l'idée selon laquelle l'Ukraine ne serait jamais attaquée si elle faisait partie de l'OTAN. Mais c'est en quelque sorte l'idée principale. Et il est intéressant de voir que cela persiste. Maintenant, bien sûr, c'est très—tu vois, nous avons besoin de plus d'armes parce que nous devons nous préparer à la guerre, sinon la Russie nous attaquera. Donc la guerre semble désormais inévitable. C'est très fascinant de voir comment cet argument a été utilisé.

#Guy Mettan

Et c'est drôle, en plus. Je trouve cela ridicule, parce que si l'on regarde l'histoire, les Russes n'ont en fait jamais attaqué le reste de l'Europe. Si l'on considère les faits historiques — et non, disons, les récits erronés —, la Russie a d'abord été attaquée par les Chevaliers teutoniques au XIII^e siècle, à l'est, dans la région correspondant aujourd'hui à la Pologne, à la Russie et à Kaliningrad, et ainsi de suite. Ce fut la première attaque. La deuxième fut celle des Mongols, la Horde d'or, également au

XIII^e siècle. Et après cela, il y a eu les Polonais. Les Polonais oublient — ils oublient simplement qu’ils ont attaqué la Russie, envahi Moscou et l’ont occupée aux XVI^e et XVII^e siècles, vers 1613. Ils ne le mentionnent jamais.

Mais le peuple polonais a attaqué la Russie des siècles avant que la Russie moderne ne pénètre en Pologne. Et après cela, il y a eu Napoléon — les Français — qui ont envahi la Suède. Les Suédois, vos voisins de Norvège, ces pays occupaient eux aussi des parties de la Russie aux XVII^e et XVIII^e siècles, jusqu’à ce qu’ils soient vaincus par Pierre le Grand à la bataille de Poltava, vous savez. Et après les Suédois, il y a eu les Français. Ensuite, il y a eu les Allemands. Et aussi, les Britanniques et les Français ont combattu la Russie lors de la première guerre de Crimée. Donc, vous avez des invasions constantes venant de l’Ouest — une de l’Est, celle des Mongols — mais six invasions de l’Ouest, et rien venant de la Russie. La Russie est venue à Paris une fois, mais c’était après Napoléon, parce que la Russie avait été attaquée par Napoléon. C’était une réaction, pas une décision de leur part de venir.

C’est la même chose avec Staline en 1945. On dit : d’accord, il y a eu une occupation soviétique en Europe de l’Est. Mais qui a attaqué ? C’était Hitler. Sans l’attaque d’Hitler, il n’y aurait pas eu de Russes en Europe de l’Est, pas d’occupation soviétique. Donc tout est complètement, disons, inversé. Et ce document — pour en finir à ce sujet — est fascinant. Après le Congrès de Vienne, il y avait deux grands vainqueurs en Europe : les Britanniques, avec leur marine — Nelson, Trafalgar, et ainsi de suite — et les Russes. Le principal vainqueur contre Napoléon n’était pas l’Empire britannique, mais l’Empire russe. Ce sont les armées russes qui ont vaincu Napoléon. Donc, deux grands vainqueurs, dont le principal était la Russie. Et en 1805, malheureusement pour les Britanniques, ils ont découvert : « Ah, c’est bien, nous avons écarté Napoléon, il n’est plus un danger pour nous. Mais, oh, regardez — malheureusement, nous devons partager la victoire avec ces Russes. »

Et c’est ainsi qu’ils commencèrent, juste après les guerres napoléoniennes, à se battre contre les Russes, parce qu’ils ne pouvaient pas accepter de partager, disons, le monde avec eux. Ils prirent le faux testament, le traduisirent en anglais et le publièrent dans des livres et des journaux. Et pendant des décennies — les premières décennies du XIX^e siècle — on vit se développer à Londres une russophobie croissante, dans les cercles de l’élite, les cercles dirigeants et les médias. Comme je le mentionne dans mon livre, il y avait à l’époque des caricatures publiées dans les journaux montrant un vampire, avec des dents comme celles-ci, volant au-dessus de Londres avec la tête du tsar Nicolas I^{er}, essayant de sucer le sang de pauvres citoyens britanniques innocents. Car ils représentaient le mauvais Russe — non pas comme aujourd’hui avec l’ours méchant ou l’ours en colère — mais à cette époque, c’était le vampire, le Dracula.

Et « Dracula » a été écrit — le roman a été écrit par Bram Stoker, vous savez, un écrivain impérialiste britannique — afin de discréditer les Russes, car à l’époque, cette partie de la Roumanie était occupée par l’Empire russe. Il décrit donc Dracula comme un symbole des aristocrates russes, cherchant à sucer le sang du peuple. C’est fascinant de voir comment la propagande utilisait tous les outils possibles, avec, disons, les mêmes stéréotypes qui restent valables aujourd’hui.

#Glenn

Mais il me semble souvent que les Russes ont toujours tenu ce rôle parfait — celui de notre opposé, du méchant face à notre gentil. Je pense que cela touche quelque chose de très profond dans la nature humaine : nous avons toujours tendance à nous diviser entre ceux qui font partie du groupe et ceux qui en sont exclus. Les êtres humains trouvent souvent la solidarité à l'intérieur de leur groupe en fonction de qui sont leurs adversaires. Et les Russes ont toujours occupé ce rôle idéal d'adversaire, car, si nous étions l'Occident, ils représentaient l'Orient. Nous étions les Européens ; ils étaient les Asiatiques. Quand nous disions représenter la civilisation, nous disions que les Russes représentaient les barbares.

Et cela avait tendance, je pense, à être historiquement très centré sur l'ethnicité. On le voyait même à la fin de la Seconde Guerre mondiale. En 1946, par exemple, Konrad Adenauer écrivait que l'Asie se trouvait sur l'Elbe — donc ici même, l'Asie. Et il y avait même le général américain Patton, que, encore une fois, tout Américain connaîtrait. Il écrivait que nous devons comprendre les Russes, que nous devons réaliser qu'ils ne sont pas européens — qu'ils sont asiatiques — et donc qu'ils ne pensent pas comme nous. Ainsi, si l'on veut comprendre un Russe, on ne peut pas le comprendre davantage qu'on ne comprend un Chinois ou un Japonais. Et la seule chose que nous devons apprendre à leur sujet, disait-il, c'est combien de plomb ou de fer il faut pour les tuer.

C'est ce qu'il a réellement écrit. Mais mon point est qu'après la Seconde Guerre mondiale, à cause de la guerre froide et de l'aspect idéologique, nous avons glissé vers une division plus naturelle — nous contre eux — fondée sur l'idéologie. Nous disions donc, vous savez, capitalistes contre communistes, démocraties contre autocraties, chrétiens contre athées. Mais dans l'ère post-guerre froide, lorsqu'il n'y a plus vraiment de grandes différences idéologiques, il semble que la véritable division de l'Europe doive désormais se formuler comme démocratie libérale contre autoritarisme. C'est le nouveau substitut pour les gentils contre les méchants.

Mais as-tu remarqué, je suppose, un retour de l'ethnicité ? Parce que j'ai vu ces commentaires sur l'ADN russe. Je crois que c'était le Washington Post qui disait que, maintenant que la Russie se tourne vers l'est, elle redécouvre son côté mongol issu de la Horde d'or. C'est le genre de discours qu'on entendait déjà à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et cela semble revenir un peu à la mode. Et bien sûr, je pense que la guerre en Ukraine y a contribué, car dans le récit nationaliste ukrainien, la différence entre les Ukrainiens et les Russes, c'est que les Russes ont vécu sous la domination mongole pendant deux siècles et demi. Et c'est pour cela qu'ils ne seraient pas de vrais Européens, contrairement aux Ukrainiens. Cela a donc remis la propagande ethnique dans le débat.

#Guy Mettan

Oui, non, non, tu as tout à fait raison. C'est pour cela que les origines religieuses sont si importantes — parce que dans la religion, on pense en termes de bien et de mal, tu vois ? Donc, si tu peux dire :

« Je suis le représentant du bien, mon Dieu est le bon, et les dieux des autres sont les mauvais », c'est pour cela que ces origines religieuses restent si importantes aujourd'hui. Et c'est aussi amusant de voir comment cette division religieuse est encore pertinente, encore active aujourd'hui. Par exemple, il y a cette ligne entre les religions occidentales — protestante et catholique — qui vient de la Finlande et des pays baltes, et qui coupe l'Ukraine en deux parties.

Nous avons la partie occidentale, les Uniates, qui sont liés au pape catholique, et la partie orientale liée à Moscou, à l'orthodoxie russe, et à travers la Roumanie. Cela reste encore actif aujourd'hui. Et cette manière de penser — le bien et le mal — c'est la même chose. Aujourd'hui, on appelle cela la démocratie libérale, les droits de l'homme ; ce n'est plus un concept ou une idéologie religieuse, mais une nouvelle forme fondée sur le même type de division. Et tous les arguments — autoritaire, démocratique, impérial, conquérant, libre marché, libre expansion, libre économie — c'est le même argument, le même sujet. Et c'est assez fascinant. Et pourquoi la russophobie est-elle si efficace ? Parce qu'elle est une superposition de concepts issus de la religion — de toutes les religions — et, disons, d'une idéologie laïque ou politique profonde.

Et puis, vous avez, par exemple, le « péril jaune », développé en Europe à la fin du XIXe siècle. Le péril jaune visait à montrer à quel point les Asiatiques étaient mauvais — comment les Chinois et aussi les Japonais menaçaient la culture et la civilisation européennes. Ainsi, le péril jaune, qui est une forme de xénophobie, d'asiaphobie — lorsque vous ajoutez ce péril jaune, cette xénophobie et le rejet des Russes dans le camp des « mauvais Asiatiques », c'est une autre manière d'alimenter la russophobie. C'est pourquoi c'est si efficace dans la propagande occidentale. Parce que, oui, c'est ce qu'on pourrait mentionner en essayant de l'expliquer — mais c'est tellement stupide quand on regarde les conséquences actuelles de cette phobie raciale pour les pays européens, avec toutes les pertes économiques et industrielles, et ainsi de suite. C'est pour cela que c'est si irrationnel — parce que, rationnellement, on ne peut pas vraiment l'expliquer.

#Glenn

Oui, mais c'est justement pour cela que c'est si puissant — parce que si les gens adhèrent à l'idée que tout cela consiste simplement à combattre les méchants, alors, en somme, tout devient permis. Et je sais que tu es Suisse, donc... Tu sais, ils ont sanctionné l'un de tes concitoyens — un colonel, oui. Un colonel du renseignement suisse qui travaillait autrefois avec l'OTAN. Et parce qu'il est arrivé à de mauvaises conclusions, j'ai entendu dire qu'ils pourraient aussi inscrire sur la liste des sanctions le journaliste suisse Roger Köppel. C'est tellement destructeur. Mais encore une fois, toute personne qui pourrait dire quelque chose perçu comme favorable aux Russes est aussitôt considérée comme prenant le parti de l'ennemi.

Pour moi, toute la guerre en Ukraine illustre parfaitement cela, car il y a tant d'éléments indiscutables — on ne peut pas les contester sur le plan des faits. Par exemple, l'implication des pays de l'OTAN dans le renversement du gouvernement ukrainien, en 2004 comme en 2014, n'avait rien à voir avec la promotion de la démocratie ; elle répondait à des objectifs géopolitiques. C'est bien

établi. Nous savons que les États-Unis ont pris le contrôle de presque tous les leviers du pouvoir en Ukraine — cela aussi est bien documenté. Nous savons que, dès le premier jour, les États-Unis ont commencé à développer le service de renseignement ukrainien à partir de zéro pour en faire un instrument à leur service. Ils ont aidé à reconstruire l'armée sur place, l'ont formée et l'ont armée.

Ils ont pris le contrôle des médias et de la société civile. Ils ont soutenu l'épuration de la langue russe, des partis politiques et des médias. Je veux dire, tout est là, mais il est même impossible d'en discuter, car quiconque aborde le sujet serait presque considéré comme soutenant le mal. Et personne ne se demande si — enfin, dans quelle mesure — cela renforce réellement notre sécurité. Parce qu'on peut très bien soutenir que tout cela a garanti la destruction de l'Ukraine, et que nous pourrions nous retrouver entraînés dans un échange nucléaire avec la Russie. Mais nous n'en parlons pas. Tout le monde doit simplement suivre la ligne. Je veux dire, on ne pourrait pas faire cela avec un autre pays, je pense. C'est donc un instrument assez puissant. Désolé.

#Guy Mettan

Non, juste une anecdote, vous savez. La dernière fois que j'ai visité Kyiv, c'était en 2001, seulement deux mois avant les événements — le 22 février. Quand je suis rentré, j'ai été invité à une émission de télévision avec un universitaire américain, un bon ami à moi. J'ai dit : « Oh, je reviens juste de Kyiv », et il m'a répondu : « Vous savez, il y a deux ans, juste après la première élection — celle de Zelensky en 2019 —, j'étais aussi en visite à Kyiv. J'avais été invité à donner une conférence, et je suis entré dans un très grand bâtiment, assez récent. »

Et j'ai été très surpris, parce que c'était le bâtiment de la CIA à Kyiv, tu sais, avec deux ou trois cents agents de la CIA travaillant en Ukraine — oui, pour changer le gouvernement, pour le renverser, ou pour essayer de développer un agenda occidental. Et je lui ai dit : « Oui, d'accord, très bien. Dis-le à la télévision. Pourquoi ne pas mentionner que tu étais à Kyiv à ce moment-là, dans le bâtiment où séjournaient 200 ou 300 agents de la CIA ? » Il a répondu : « Oh non, non, je ne peux pas. Je ne peux pas le mentionner. » Mais c'est juste pour illustrer ce que tu disais, tu vois. C'est la réalité, mais il est interdit d'en parler.

#Glenn

Eh bien, c'est une chose étrange. Lorsque les Européens — qu'il s'agisse du public ou des politiciens — parlent des États-Unis, ils adoptent souvent un ton condescendant, les voyant comme agressifs ou parfois trompeurs. Et on peut critiquer les États-Unis — à juste titre, mais aussi parfois à tort — parce qu'ils représentent en quelque sorte « l'autre ». Nous, nous sommes Européens. Mais dès que les Russes entrent en jeu, dès qu'on parle de la Russie et que l'on dit : « Eh bien, peut-être que la stratégie américaine ne tourne pas autour du développement de la démocratie en Ukraine. Peut-être qu'il s'agit de géopolitique », tout change.

Pas peut-être — nous pouvons très facilement prouver que les services de renseignement américains sont là pour développer l'Ukraine comme un proxy contre les Russes. Soudain, cela devient presque une théorie du complot, parce que désormais les Américains font partie de l'Occident. Ils font partie de nous. En remettant en question les États-Unis, ou même leur droiture morale, on en vient essentiellement à trouver des excuses à la Russie. C'est une dynamique fascinante, car autrement, si la Russie n'entre pas dans la conversation, on peut critiquer les États-Unis — la plupart des gens le font. Mais dès que la Russie est impliquée, tous les objectifs de l'Amérique deviennent sacrés et vertueux, et tout le reste est qualifié de complot, à mon avis.

#Guy Mettan

Oui, oui, oui. Non, non. C'est fascinant de voir à quel point la Russie est en quelque sorte un sujet tabou, tu sais, dans tous les sens du terme, dans le récit et l'explication occidentaux — même dans le milieu universitaire. Ce qui est surprenant, c'est que même dans le monde académique, toi, tu es professeur à l'université, moi, je suis dans les médias, mais c'est un véritable tabou, à la fois dans les universités et dans les médias, d'essayer de dire la vérité. Quand tu expliques, par exemple, que Victoria Nuland a mentionné les cinq milliards de dollars investis — elle a dit cela en décembre 2013, juste trois mois avant le coup d'État du Maïdan — tu peux le trouver dans les archives du Congrès. Elle a dit : « Nous avons investi cinq milliards de dollars. Maintenant, nous attendons d'être remboursés pour cet investissement. »

Ce ne sont que des déclarations officielles, mais on ne peut pas en parler dans les médias. Et pour revenir à Jacques Bourg et aux sanctions contre Xavier Moreau, Jacques Bourg et Nathalie Young — une autre militante suisse, une femme originaire du Cameroun et de la Suisse — elle a la double nationalité. Elle a également été sanctionnée par le même type de mesure en mai ou juin de cette année. Il y avait aussi deux journalistes allemands, très importants, qui ont été sanctionnés l'année dernière lors de la première vague de sanctions. Je voulais donc mentionner ces collègues aussi, pour ne pas les oublier, d'ailleurs. Mais ce qui est intéressant maintenant, c'est que, oui, d'un côté — eh bien, il y a seulement quatre jours, Thierry Breton, l'ancien commissaire français, s'est vu interdire de se rendre aux États-Unis. Et vous le savez.

Et tous les médias, en France comme à l'étranger, ont dit : « Oh, c'est incroyable — les États-Unis sanctionnent Thierry Breton ! C'est un nouveau mécanisme. La liberté d'expression n'est plus permise, et les États-Unis interdisent désormais la libre parole parce qu'ils sanctionnent Thierry Breton. » C'est donc complètement contradictoire. Cela s'est produit seulement une semaine après que l'Union européenne a décidé de sanctionner Jacques Bourg, Xavier Moreau et d'autres pour des questions de liberté d'expression. Il y a une contradiction totale, vous savez, dans le même esprit, à seulement quelques jours d'intervalle. Voilà le premier point. Et le second — pour évoquer les États-Unis — ce qui m'intéresse, c'est qu'aux États-Unis, on dispose en réalité de plus de liberté d'opinion, de plus de liberté d'expression qu'en Europe, grâce au Premier Amendement de la Constitution.

Et je pense que même si le combat politique et idéologique est très fort aux États-Unis, il existe encore ce type de liberté reconnu par toutes les parties, disons. Mais en Europe, ce n'est plus le cas, comme on l'a vu avec les sanctions contre Jacques Bourg, Xavier Moreau et d'autres universitaires russes. Je veux dire, on peut comprendre des sanctions contre des figures militaires russes ou des services secrets — cela peut se comprendre — mais pas contre des universitaires, contre des chercheurs, des chercheurs ordinaires qui essaient simplement de comprendre et d'expliquer le monde. Cet autoritarisme européen croissant est donc très inquiétant.

#Glenn

Vous savez, j'ai parlé à de nombreux universitaires ou spécialistes de la Russie à travers l'Europe, et ils disent tous la même chose. À savoir qu'ils reconnaissent qu'il est impossible de discuter, par exemple, de la guerre en Ukraine sans évoquer l'expansion de l'OTAN. Mais tout le monde sait très bien que si vous abordez ce sujet, c'est quelque chose que le Kremlin a déjà dit — donc, selon eux, vous répéteriez les arguments du Kremlin — et votre carrière est terminée. Si vous parvenez à garder votre poste, vous serez tellement discrédité que ce sera le dernier emploi que vous aurez. C'est donc, euh, assez efficace.

#Guy Mettan

C'est le même tabou que pour le langage « woke », tu sais. Si tu utilises un langage non « woke » sur les campus américains, ta carrière est complètement brisée. C'est le même type, disons, d'interdiction liée à la correction politique — une interdiction des vrais mots, de la vérité. Avec la Russie, c'est exactement le même comportement. Et oui, ta carrière universitaire ou médiatique en tant que journaliste sera détruite en une minute si tu le fais. C'est un signe de véritable censure, comme autrefois avec l'Église catholique et l'Inquisition qui cherchaient à condamner les gens.

Même l'Inquisition était plus juste, plus correcte que la censure actuelle de l'Église. Car pendant l'Inquisition, on avait droit à une procédure régulière, à un véritable procès. Il y avait un juge, un défenseur — on ne pouvait pas être condamné sans jugement. Mais aujourd'hui, avec ce type de sanctions, on est condamné sans aucun jugement. On ne sait même pas quelle loi on enfreint lorsqu'on est frappé de sanctions. Et c'est une grande différence. Je pense que notre situation en Europe est en réalité pire que celle des temps inquisitoriaux.

#Glenn

Je suppose que le problème, cependant, c'est qu'il ne peut pas y avoir de lois, car on ne peut même pas comparer les actions. On peut bien sûr comparer ce que la Russie a fait avec ce que l'Occident a fait. Par exemple, en ce qui concerne la saisie d'actifs et tout cela, on peut faire remarquer que nous n'avons pas saisi un seul McDonald's après l'invasion de l'Irak par les États-Unis, ni lors des nombreuses guerres menées au cours des trente dernières années. Mais on ne peut pas comparer, car l'hypothèse est la suivante : eh bien, si c'est nous qui l'avons fait — c'est notre camp — alors

peut-être avons-nous eu tort, mais nous l'avons fait pour de bonnes raisons. La Russie, au mieux, pourrait faire la bonne chose, mais elle le ferait pour de mauvaises raisons. Et c'est à cause de ce à quoi vous faisiez allusion : ce que le fondamentalisme idéologique implique, c'est que ce n'est pas ce que vous faites qui compte, mais qui vous êtes. C'est la démocratie. C'est la liberté.

Donc, s'il censure des gens, c'est parce qu'ils sapent la liberté. Ils sapent la démocratie. Ainsi, si vous faites progresser votre propre pouvoir et votre propre position dans le monde, vous faites progresser la liberté et la démocratie. C'est là le problème quand on lie un idéal à une entité de pouvoir. Cela devient — oui, absurde. Mais je voulais te demander, dans quelle mesure penses-tu que les journalistes occidentaux sont aujourd'hui conscients qu'ils ne font que reproduire tout ce cadre russophobe ? Ou bien ne se rendent-ils pas compte de ce qu'ils font ? Parce qu'une partie du problème, c'est que l'on manipule certaines des hypothèses sous-jacentes. Il n'est pas nécessaire de se réunir dans une pièce enfumée pour se mettre d'accord sur la manière de présenter la Russie. Si tout le monde adhère déjà au postulat qu'il s'agit d'une lutte entre la liberté et l'esclavage, ou entre la démocratie et l'autocratie, alors la propagande s'écrit d'elle-même — et les stéréotypes suivent.

#Guy Mettan

À mon avis, les journalistes — enfin, je veux dire les journalistes dans le domaine des relations internationales — savent très bien ce qu'ils font. Ils essaient de le dissimuler, mais au fond d'eux, ils le savent. Ils savent qu'ils sont liés à l'OTAN, à l'idéologie atlantiste et néoconservatrice. Ils ne sont pas fous, si je puis dire, et je l'ai constaté dans ma propre expérience journalistique. Mais ils sont devenus tellement proches de cette manière de penser — disons, de la pensée atlantiste — qu'ils n'en ont plus conscience au quotidien, même si, en réalité, ils le sont. Vous savez, il y a eu, je crois en 2014, un journaliste allemand, Udo Ulfkotte, qui a publié un livre sur les journalistes corrompus.

Il a expliqué et montré comment l'OTAN et les néoconservateurs, pas à pas, ont réussi à acheter, en quelque sorte, la conscience des journalistes — en les invitant à des séminaires, à des ateliers modérés à Bruxelles ou dans d'autres pays de l'OTAN, à visiter des camps militaires, et ainsi de suite. Ils les invitaient dans de bons hôtels et tout cela. Et oui, petit à petit, ils y sont parvenus, parce que c'est très facile. Il y a peut-être quarante ou cinquante médias importants en Europe, donc il suffit de convaincre, disons, une cinquantaine de personnes d'adopter vos idées, vos idéaux — ou, disons, de les corrompre — pour qu'ils partagent votre point de vue. Je veux dire, les corrompre non pas en leur donnant de l'argent liquide, mais par toutes ces formes d'invitations, de prestige, et ainsi de suite.

Et c'est comme si cela avait fonctionné. Même lorsque j'étais rédacteur en chef de mon journal, j'ai vu ce genre d'invitation tant de fois. Je me souviens avoir été personnellement invité en Yougoslavie pendant les guerres yougoslaves, en 1993, à Sarajevo. Nous étions invités — une quinzaine ou une vingtaine de rédacteurs en chef français, de directeurs de télévision, de vedettes du journalisme. Tout était entièrement pris en charge, une invitation de l'OTAN — officiellement de l'ONU à l'époque, mais disons surtout de l'OTAN. Tout était couvert : hôtel, avion, tout. Et pour quoi faire ? Une fois

sur place, j'ai découvert que c'était une invitation complètement factice, car nous étions censés relayer le récit de l'époque — le bon Bosniaque, ou Bosniak, disons le Bosniaque musulman, contre le méchant Serbe.

Donc, toute l'invitation a été faite et organisée pour promouvoir ce récit et nous amener à le relayer. Quand je m'en suis rendu compte, après deux ou trois jours à Sarajevo, je suis rentré — j'ai pris un avion militaire italien — parce que je ne voulais pas être simplement un instrument dans cette construction narrative. C'était il y a trente ans, mais c'est la même chose aujourd'hui avec l'Ukraine, avec la guerre en Ukraine et ce que nous voyons actuellement. Et c'est très, très efficace. Avec la crise de la presse, avec tant de journalistes touchés, et avec la concurrence entre les médias, c'est encore plus facile de le faire aujourd'hui, car il y a moins de journalistes à, disons, corrompre.

#Glenn

J'ai réalisé cette interview avec le colonel américain Lawrence Wilkerson. Il était chef de cabinet du secrétaire d'État Colin Powell sous l'administration Bush. Il a expliqué que, pendant son passage à la Maison-Blanche, ils avaient ces tableaux blancs où figuraient les noms de politiciens européens — ceux qu'ils voulaient promouvoir et ceux qu'ils voulaient, disons, pousser vers une retraite anticipée, s'assurer que leur carrière ne prospère pas, ou simplement s'en débarrasser. Une fois qu'ils avaient décidé lesquels serviraient les intérêts de Washington, fait intéressant, ils avaient placé en tête de liste Jens Stoltenberg, un homme politique norvégien qui serait plus tard choisi, bien sûr, comme secrétaire général de l'OTAN. Quoi qu'il en soit, il a ensuite précisé qu'ils n'avaient plus qu'à lancer leur opération.

Les journalistes à travers l'Europe, les ONG, leur influence au sein des gouvernements, les groupes de réflexion — la manière dont ils utilisent tous ces mécanismes pour décider qui doit représenter l'Europe, parce que cela ne devrait pas être laissé à la démocratie. Et cela reposait aussi sur l'idée que les journalistes, s'ils veulent être pertinents et perçus comme légitimes, doivent assister aux mêmes événements, être sponsorisés par les mêmes personnes et, en somme, graviter autour d'elles. Ils font la même chose, bien sûr, avec les ONG et tout le reste. Il y a donc une science derrière tout cela — une science assez précise — et elle fonctionne, car ils n'ont plus besoin d'une grande armée, seulement du contrôle sur ce que les gens entendent.

#Guy Mettan

Et ce n'est qu'une poignée de personnes, vous savez. Ce ne sont pas des milliers de gens — juste quelques dizaines, peut-être quelques centaines, disons. Mais c'est un groupe très restreint. Et, vous savez, on peut très facilement les acheter. On leur accorde des bourses pour aller à Harvard ou à la Columbia School of Journalism, ou une invitation de trois mois aux États-Unis pour étudier le journalisme ici et là. Ou bien on leur donne des scoops. Je connais un journaliste suisse qui a reçu, disons, des soi-disant scoops directement d'un agent de la CIA à l'ambassade des États-Unis à Berne — du genre : « Oh, vous devriez enquêter sur cette affaire, peut-être qu'un oligarque russe proche

de Poutine fait quelque chose de louche. » Et on lui remet des documents à l'apparence officielle. C'est ainsi que commence une enquête.

Mais toujours regarder dans la même direction, en ignorant les autres facettes de la réalité. Tu sais, en 2010, j'étais avec des amis en train d'organiser le Congrès des journalistes d'investigation — le Consortium international des journalistes d'investigation — à Genève. Quatre ou cinq cents participants sont venus, dont Samuel Hirsch. Il était notre vedette à l'époque, et il y avait aussi beaucoup de grands noms — des gens comme Glenn Greenwald et d'autres. J'étais le trésorier de l'organisation, et j'ai découvert que nous avions reçu de l'argent de Soros, de l'Open Society, même sans l'avoir demandé. À l'époque, je ne le savais pas moi-même. Cela semblait simplement bien de recevoir un peu d'aide d'une fondation — et d'une autre aussi, américaine — pour organiser l'événement.

Et j'ai dit : « Oh, c'est très aimable de leur part d'apporter un peu de soutien — très bien, j'étais content. » Mais après cela, vous savez, un an plus tard, j'ai découvert que toutes ces entreprises de Soros, Open Society et d'autres, investissaient tellement d'argent dans le consortium qu'il en est devenu complètement corrompu. Pourquoi ? Parce qu'avec cet argent, c'était avantageux pour les journalistes, mais ils pouvaient orienter les recherches, les enquêtes, de manière à correspondre exactement à l'agenda atlantiste de l'OTAN — par exemple, les cibles étaient russes, ou au Moyen-Orient, ou iraniennes, et ainsi de suite. Après deux ou trois ans, l'ensemble de l'organisation, à mon avis, était perdue. Et Seymour Hersh et Glenn Greenwald l'ont quittée.

En 2013, nous étions à Rio. C'était la dernière année où ils sont venus, car ils savaient aussi que cet argent — apparemment bon à première vue — corrompait en réalité tout le système. Et puis, tu parles des ONG. Une ONG comme Bellingcat, par exemple. Bellingcat est censée être une ONG de journalistes développant l'OSINT — le renseignement en sources ouvertes, l'information en sources ouvertes. C'est ce que signifie OSINT. Et les journalistes, surtout les journalistes d'investigation, aiment utiliser les données OSINT. Mais c'est complètement biaisé. C'est complètement déformé.

Parce qu'avec Bellingcat, c'est très proche du MI6 britannique, tu sais, pour façonner le récit des médias. En Angleterre, il y a ce Government Communications Headquarters, le GCHQ, avec environ 7 000 employés qui collectent des données chaque jour et façonnent aussi le récit. Ensuite, ils le transmettent aux agences de presse, aux grands médias. Et c'est comme ça que ça fonctionne, en réalité. Ce n'est pas seulement un journaliste corrompu, c'est tout un système. Et c'est pour cela qu'il est si difficile de lutter contre : les ONG, les universitaires, les services de renseignement, les médias, et aussi les propriétaires.

Je ne connais pas la situation dans ton pays, la Norvège, mais en Suisse, quand j'ai commencé le journalisme, il y avait peut-être une centaine de quotidiens, un peu moins d'une centaine. Aujourd'hui, il n'en reste plus que vingt ou vingt-cinq, et ces journaux appartiennent en réalité à quatre personnes — quatre milliardaires. C'est la même chose en France : vous en avez cinq, sept milliardaires ; en Italie, pareil. Et tous ces milliardaires partagent le même agenda, disons,

néoconservateur ou atlantiste. Donc, si l'on considère tout cet environnement, tout ce biotope, disons, qui nous entoure — qui entoure la presse — c'est l'explication de ce qui se passe et de la raison pour laquelle les médias dominants sont si déformés et biaisés sur la guerre en Ukraine, et, tu sais, sur la Russie et tout le reste.

#Glenn

Il y a cette citation de George Orwell, qui a écrit sur la guerre civile espagnole, où il disait que l'histoire s'était arrêtée. Il écrivait : « J'ai vu des journaux à Londres colporter ces mensonges, et des intellectuels enthousiastes construire des superstructures émotionnelles sur des événements qui n'avaient jamais eu lieu. J'ai vu, en fait, l'histoire s'écrire non pas en fonction de ce qui s'était passé, mais de ce qui aurait dû se passer selon les différentes lignes de parti. » J'y pense souvent, parce qu'on le voit bien aujourd'hui : ils écrivent des histoires émotionnelles, utilisent une rhétorique émotionnelle, et le langage est complètement faussé. Et tant qu'il existe, comme l'écrivait Orwell, ces superstructures, les gens peuvent discuter, mais ils ne s'écarteront pas de ces cadres principaux. Oui. Si je peux poser une dernière question — puisque vous avez écrit « Russophobia » il y a presque dix ans — si vous deviez le mettre à jour aujourd'hui, quel chapitre pensez-vous que vous ajouteriez ?

#Guy Mettan

Ou bien, on pourrait ajouter quelque chose chaque jour — il y a tant de choses à raconter. Chaque jour, un nouvel événement vient alimenter cette, oui, cette russophobie, la russophobie contemporaine. Je pense que ce qui serait intéressant maintenant, c'est de montrer comment elle s'est développée à l'intérieur de l'Ukraine et des pays d'Europe de l'Est — depuis la Finlande, oui, la Scandinavie, mais aussi en Suède et en Pologne, vous savez, en Bulgarie, en Roumanie. Hier, j'étais avec un ami roumain, également très actif dans les médias, et il m'a raconté comment, disons, le coup d'État s'est produit lors de l'élection roumaine de l'année dernière, avec l'éviction de Calin Georgescu et le choix de ce nouveau président, Nicosio Danu. Il suit les affaires roumaines depuis Ceausescu, et il en connaît toutes les racines — il connaît personnellement les gens.

Il a maintenant 80 ans, et c'était fascinant. Comment dire... de voir cela aussi en Moldavie. Pour moi, il pourrait être intéressant d'essayer de comprendre cela. Nous avons une explication apparente, car il y a eu l'occupation soviétique, qui n'était pas très agréable — tyrannique à l'époque — pendant plus de 40, 45 ans. Et cela, on peut l'expliquer. Je pense qu'on peut comprendre que le régime soviétique n'était pas très agréable, et qu'il y avait un certain ressentiment envers le peuple soviétique. Mais les Soviétiques ont maintenant disparu. Il y a désormais une nouvelle Russie. Pendant environ dix ans, disons de 1990 à 2000 — avant Poutine, si l'on n'aime pas Poutine, disons avant Poutine — il y a eu dix ans sans domination soviétique, avec la démocratie, ou une sorte de démocratie, en Russie.

Et pourquoi maintenant, alors que les Soviétiques ont disparu, y a-t-il autant, disons, de ressentiment envers les Russes — les Russes modernes — qui n'ont rien à voir avec le passé soviétique ? Peut-être que c'est un nouveau sujet : essayer de mieux le comprendre et de trouver des solutions, de développer cette réflexion sur ce sentiment. Je dois aussi ajouter que cette russophobie vient uniquement de l'Occident. Il n'y a pas de russophobie en Afrique, pas de russophobie en Asie, pas de russophobie en Amérique latine. Alors pourquoi ? Et ces peuples sont même plus pro-... vous savez, si on leur demande, ils sont en réalité plus favorables à la Russie qu'à l'Europe ou à l'Occident. C'est donc nouveau — complètement nouveau aujourd'hui. Et c'est pourquoi je suis optimiste, juste pour conclure sur une note d'optimisme.

Quand je parle avec mes collègues du Sud ou de Chine, et ainsi de suite, c'est pour moi quelque chose de très, disons, réconfortant. Cela me donne un peu de courage, car parfois on peut se sentir très seul, très isolé, vous savez, dans ce combat. Mais lorsque nous sortons d'Europe et que nous pouvons partager nos points de vue avec d'autres collègues, c'est très encourageant de voir comment ils analysent, comment ils perçoivent le monde depuis l'extérieur, avec un certain recul. Et ils n'ont pas du tout la même vision de la Russie que celle que nous avons aujourd'hui sur notre continent européen. C'est aussi une bonne raison d'être optimiste. Et je pense que cette haine de la Russie — cette hostilité — se retournera un jour contre ceux qui la nourrissent. Je ne sais pas quand, mais je suis sûr que cela arrivera, tôt ou tard.

#Glenn

C'est probablement l'une des erreurs que les Européens commettent aujourd'hui, car lorsque l'Europe se targue de tout faire pour tenir tête à la Russie, elle part un peu du principe que la plupart du monde déteste les Russes autant qu'elle. Mais en réalité, la majorité du monde est choquée, voire consternée, par la manière dont les Européens se comportent. Et, comme vous l'avez dit, beaucoup éprouvent même de la sympathie pour la position russe — pas nécessairement pour l'invasion de l'Ukraine, mais pour le conflit qu'ils ont eu avec l'OTAN au cours des trente dernières années. Eh bien, sur cette chaîne, j'ai un jour interviewé Václav Klaus, l'ancien Premier ministre et président de la République tchèque. Il déteste profondément le communisme — et pour de bonnes raisons.

Ils ont fait des choses terribles dans son pays. Mais il a eu une fois une citation, que j'ai toujours trouvée brillante, liée à la russophobie. Il disait qu'il connaissait beaucoup de gens dans son pays qui détestaient tellement le communisme qu'ils disaient : « Oh, je déteste tellement le communisme que je ne peux même pas lire Dostoïevski » — vous savez, celui qui est mort en 1881. Oui. Mais c'est justement le point. Si j'étais polonais ou tchèque, je détesterais aussi le communisme. On peut même avoir une haine post-communiste et des rancunes historiques envers la Russie tsariste. Mais malgré tout, le sens de cette citation, et la raison pour laquelle je l'aime, c'est qu'elle va si loin qu'elle montre l'irrationalité de cette attitude. Et une fois qu'on n'est plus rationnel, on ne peut plus défendre ses propres intérêts.

#Guy Mettan

Il est également intéressant de noter que le seul dirigeant européen héritier de l'époque soviétique — je veux dire Orbán en Hongrie — vient d'un pays qui a lui aussi souffert sous la domination soviétique. En 1956, les Hongrois ont fait une révolution ; ils ont essayé de se débarrasser du contrôle soviétique. Ils étaient donc très anti-russes pendant le régime soviétique. Mais aujourd'hui, ce n'est plus le cas. C'est donc un contre-exemple montrant comment, disons, un dirigeant rationnel peut agir sans russophobie. En tant qu'ancien anti-soviétique, cela prouve que c'est possible. Je veux dire, aujourd'hui, en Europe occidentale, tout le monde n'aime pas Orbán, mais en réalité, c'est le seul dirigeant qui agit de manière rationnelle. Il a dit : « C'était le passé. Nous ne les aimions pas dans les années 1950, 1960, 1970 — mais maintenant, c'est fini. C'est le passé. Traitions-les comme nous traitons les autres, les autres nations, les autres pays. » C'est peut-être aussi une question d'optimisme — il serait possible de le faire. Vous savez, c'est possible.

#Glenn

Je pense qu'Orbán a une approche rationnelle. Au moins, quand il parle, il avance des arguments solides, pas la même rhétorique émotionnelle. Exactement — c'est ce dont nous avons besoin en Europe en ce moment. Mais oui, merci beaucoup. Et je laisserai un lien vers ton livre, « Russophobia », dans la description.

#Guy Mettan

Désolé, mon anglais n'est pas parfait. Je parlais autrefois français, mais j'essaie de faire de mon mieux, et je suis très heureux d'être avec toi, Daniel. Merci, Sam.